

Brève incursion dans les *Mauritanides*

Catherine Taine-Cheikh

Notre librairie

Librairie mauritanienne

n° 120, 1995

Habib Ould Mahfoudh, lorsqu'il signe ses premiers articles dans la toute jeune presse indépendante (le premier titre en français, si je ne m'abuse, est celui de *Mauritanie-Demain*), fait suivre son nom de sa fonction sociale : professeur de français.

Si l'on retrouve, sous sa plume, des accents qui pourraient nous paraître, à nous lecteurs français, empruntés à Rabelais, Voltaire ou San Antonio, nous ne devons donc pas nous en étonner outre mesure. Ce serait en effet lui faire une réelle injustice que de supposer un instant qu'il n'a pas fréquenté assidûment ces auteurs. Pourtant, ce serait tout autant se fourvoyer que de voir en Habib un pur produit de la culture occidentale française. Certes, sa dextérité verbale dans une langue (le français) de moins en moins pratiquée par ses compatriotes, ne fait pas de ses textes une prose facilement accessible par tous les Mauritaniens – est-ce pour cela que le pouvoir accepte, dans une certaine mesure, sa liberté de ton ? –.

Curieusement, son écriture dérouté aussi certains lecteurs occidentaux, pourtant habitués par Woody Allen ou *Le Canard enchaîné*, à l'esprit de contestation et de dérision. Certes, tout le monde n'apprécie pas l'esprit « san-antoniesque », voire même celui de Devos, le goût des calembours et des jeux de mots, la critique décapante et irrespectueuse, l'art des chutes inattendues, des exagérations suggestives et des associations extravagantes.

Ce que, modestement, j'aimerais faire comprendre ici au public français, c'est que cet esprit, qui peut lui paraître d'autant plus « français » qu'il fait souvent appel à des références culturelles « bien de chez nous », est aussi, fondamentalement, un esprit très « maure ». Ce n'est sans doute pas l'esprit de tous les *Bidhân*, encore que, comme je l'ai dit ailleurs, les calembours, les jeux de mots et les double-sens, soient très appréciés dans la poésie maure et, plus généralement, dans la culture arabe (cf. ce journal satirique marocain qui, en changeant une lettre, avait transformé le syntagme « assemblée des députés » en « assemblée des endormis ... on devine dans quel but !).

La liberté de ton, de paroles, que manifeste Habib peut surprendre, mais elle fait dire en Mauritanie : il est *māmahṣar*. Le *mahṣar*, c'est

le campement de l'émir. Etre *mātmahṣar*, c'est s'exprimer comme on est censé s'exprimer au campement de l'émir, c'est-à-dire en disant tout ce que l'on veut, en ne respectant rien. Même si la notion d'irrespect total est à prendre avec un minimum de réserve, on peut imaginer la fonction critique que cela peut représenter dans une société où les règles de bienséance et de pudeur se font sentir à tous les niveaux, particulièrement chez les marabouts.

Habib a « nomadisé » (avec ses lecteurs) – comme il se doit dans ce pays où la sédentarisation est fort récente ! – d'un journal à l'autre. Après *Mauritanie-Demain*, il y a eu *Al-Bayane*, puis enfin *Le calame* dont il assure la direction. Il lui arrive, notamment dans le journal qu'il dirige, d'écrire des éditoriaux ou des articles qui peuvent avoir un ton plus différent, plus direct, plus sérieux. Là où il laisse libre cours à son ironie tendre ou acide (souvent mêlée d'une bonne dose d'irrévérence), c'est dans ses chroniques régulières (les journaux indépendants sont en général hebdomadaires) dont le titre « Mauritanides » l'a accompagné d'un journal à l'autre.

Ce titre – tout un programme en vérité car il correspond bien à sa cible principale (la Mauritanie, les Mauritaniens et la « mauritanité », vus sous un angle critique et humoristique) – serait en fait né par accident. Alors qu'il n'était plus question de la mettre en cause, Habib a en effet raconté à ses lecteurs (est-ce la vérité ?) que « Mauritaniques » était le titre qu'il avait choisi pour coiffer un article sur les mœurs sexuelles des Mauritaniens, mais que la rédaction, prudemment, avait pris l'initiative de créer ce néologisme de *mauritanides*, qui survit encore.

Avant de se lancer dans les chroniques politico-sociales, Habib s'était cherché quelques temps dans le « Supplément culturel du *Chaab* » (le quotidien officiel). Il y avait notamment signé une jolie nouvelle intitulée « *Lettre à un chameau* ». Dans les « Mauritanides », le chameau est aussi un personnage important. Mais il y en a d'autres qui, comme lui, font figure de vedette (le Président de la République, la tribu, le village de Koboni (1)...) et d'autres qui ne font que passer (son chien, les diables, le deymâni). L'omniprésence d'un personnage, d'un événement ou d'un thème (la barbe, le mur, le désert, le 12/12 – date du dernier coup d'État militaire –,...), son grossissement jusqu'à l'absurde, est une des façons adoptées dans les « Mauritanides » pour critiquer la réalité, qu'elle soit structurelle ou conjoncturelle. En apportant une cohésion à l'ensemble de l'article (alors que, dans d'autres cas, les « Mauritanides » passent plusieurs sujets en revue (2)), ces chroniques constituent souvent de véritables petits tableaux de la société maure.

Catherine TAINE-CHEIKH

(1) Koboni est un tout petit bourg qui s'est distingué, lors des élections présidentielles de 92, par un nombre d'inscrits anormalement important et un taux de participation surprenant. Son nom est devenu, pour Habib, hautement symbolique !

(2) J'ai remarqué que bien souvent l'exposé, après maints coq-à-l'âne, se terminait magistralement sur un point qui faisait la boucle avec le premier sujet de l'article : ce n'était pas un poème mais un article - qui se mord la queue - (cf. ici même mon article intitulé « Poésie et musique »).

Mauritanide

Habib OULD MAH FOUHD



Quelqu'un des Oulad Daymane (on ne doit pas dire daymani, ni un homme de la tribu Oulad Daymane) avait très mal à l'œil droit. Très très mal. Il faut que l'œil de quelqu'un des Oulad Daymane fasse exceptionnellement mal pour qu'on puisse dire que cet œil lui fait mal. Cet œil qui faisait très mal ne dérangeait pas outre mesure notre homme qui se disait que c'était bien comme ça ou tout au moins, que cela pouvait être bien pire. Un chamelier de passage, affreusement « tchiggui », c'est-à-dire issu de ces incroyables peuplades non daymane qui s'émeuvent pour un oui ou pour un non et se mêlent de tout et de rien, remarqua l'œil malade. On ne doit jamais remarquer quoi que ce soit chez les Oulad Daymane. Mais le chamelier n'était justement pas quelqu'un des Oulad Daymane. Il pouvait donc tout se permettre. Et il se permit de parler d'un « excellent homme, excellent ami qui soignait excellemment les yeux en général et les yeux droits en particulier ». Il insistait tant et si bien que notre malade de l'œil droit se mit à l'écouter. Et il l'écouta si bien qu'il se convainquit de la nécessité de voir au plus vite cet excellent guérisseur des yeux droits. Le voir non pas parce que son œil l'inquiétait plus que d'ordinaire, mais juste pour faire plaisir au chamelier qui se donnait tant de mal pour trouver un client à son ami.

Le malade fit donc ses bagages, c'est-à-dire les rangea tout au fond de la tazaya, et demanda à son nouvel ami, le chamelier, de le prendre en croupe jusqu'au puits de Toumbayaali. De là, il irait tout seul voir le guérisseur. Le chamelier le prit avec lui, sur une bête assez remuante, jusqu'à Toumbayaali. Le malade avait de plus en plus mal à l'œil droit. Il marcha une demi-journée vers le Nord-Ouest et tomba sur le petit campement du guérisseur. Ce guérisseur était réellement un excellent homme, extrêmement enthousiaste, extrêmement habile, extrêmement dynamique, extrêmement efficace. Lorsqu'il vit notre homme se diriger vers sa tente, il comprit que c'était un malade, un malade de l'œil, qui venait le voir. Il alluma un très grand feu. Il y mit tous ses outils : un coutelas, des pièces à couper, un fer à marquer le bétail.

Le malade eut à peine le temps de dire salam aleikoum. L'excellent guérisseur se jeta à son cou, lui donna quatre fois l'accolade, le fit coucher de force sur une peau de prière, lui dit que ce n'était absolument rien, rien que le temps d'un battement de paupières, ça va vite, je fais ça chaque cent fois,

rien qu'hier j'ai soigné quatorze Idjaqmdjqui, deux Goumania et cent cinquante sept Idawaalawi. Deux cent dix personnes au total. Le malade se dit que le monsieur était peut-être un excellent guérisseur, mais qu'il était peu doué pour le calcul mental. Enfin... il attendit à peine une seconde. Le guérisseur revint sur lui, coutelas à la main. Il lui enleva proprement l'œil et fit à la place une croix au fer rouge. C'était l'œil gauche. Le quelqu'un des Oulad Daymane s'évanouit quelques instants, reprit connaissance et remercia Dieu tout haut. Le très actif guérisseur lui dit d'aller se reposer et de revenir le voir très tôt le lendemain.

Notre malade s'en alla, délesté d'un œil gauche qui pourtant ne lui a jamais fait mal et n'était pas si lourd à porter que ça. Il passa la nuit de façon fort satisfaisante à Tombayaali. Tôt le matin, il partit à travers dunes rejoindre le petit campement de celui qu'il appelait dans sa tête le « Bienfaiteur ». « Bienfaiteur, se disait-il, parce qu'il aurait pu, en plus de mon œil bien-portant, m'arracher celui qui est malade, me couper la langue et les oreilles, me trancher le cou et les pieds. Mais il n'a pas fait ça, non, il m'a seulement soulagé d'un œil. C'est réellement un excellent homme ».

Les Oulad Daymane ont une vision très relativiste des choses. En plus d'un remarquable sang-froid. Le guérisseur accueillit le malade avec effusion, l'embrassa sur les deux joues, lui ébouriffa les cheveux, lui donna une claque sur le dos, lui demanda s'il avait bien mangé et comment se portait « l'œil ». Notre homme éluda la première question (les Oulad Daymane ne mangent pas ou alors si peu). Par contre, il répondit à la deuxième : « L'œil, (les Oulad Daymane n'utilisent pas le possessif), l'œil va très bien. Je veux dire l'œil gauche, celui que vous opérâtes. L'œil droit, celui qu'on disait quelque peu malade, eh bien, cet œil, on dit toujours qu'il est quelque peu malade ».

Le guérisseur lui dit : « Mais ce n'est pas votre œil malade que j'ai soigné hier ? »

Le malade lui répondit : « Je pense que c'est peut-être non. Mais de toutes façons vous ne vous êtes trompé que de très peu. Il y a si peu de distance entre les deux yeux. »

Le guérisseur : « Pourquoi vous ne me l'avez-vous pas dit ? »

Le malade : « Vous étiez déjà très occupé. Je ne voulais pas vous déranger. »

Le guérisseur : « Il va donc falloir opérer l'autre œil... »

Le malade : « Je le pense aussi puisque vous le pensez... »

L'œil fut arraché tambour battant. On fit une croix à la place. Au fer rouge.

La couplé Banque Mondiale-Mauritanie est en train de réactualiser cette histoire. Nous en sommes au moins au premier œil.